

Table ronde 1

Pratiques numériques et éducation populaire : de nouveaux lieux pour de nouvelles pratiques ?

Sommaire

Pratiques numériques et éducation populaire : de nouveaux lieux pour de nouvelles pratiques ?	1
Emmanuel PORTE	2
Chargé d'études et de recherches, INJEP	2
Siegfried BURGEOT	3
Chef de projets, CRIJ Poitou-Charentes, co-traitant pour la région Nouvelle Aquitaine pour le déploiement des tiers lieux	3
Yvan GODREAU	7
Animateur socio-culturel, centre social de Chemillé	7
Vincent PECHAUD	10
Médiateur numérique et co-fondateur de l'association La Smalah	10
Echanges avec la salle	15

Emmanuel PORTE

Chargé d'études et de recherches, INJEP

Bonjour à tous ! Nous allons peut-être commencer cette table ronde, puisqu'il est 11 heures 31. Les derniers vont arriver progressivement. Je me présente, je m'appelle Emmanuel Porte, je suis chargé d'études et de recherche à l'INJEP sur les questions d'éducation populaire et de vie associative, et aussi des connexions avec un certain nombre de problématiques numériques, dont nous allons parler ce matin, puisque cette table ronde s'intitule pratiques numériques et éducation populaire, de nouveaux lieux pour de nouvelles pratiques.

L'idée de cette table ronde était justement de croiser dans la discussion trois types de dynamiques que l'on avait observées ces dernières années. La première, vous le constatez peut-être sur vos territoires, et c'est assez bien documenté par la recherche, c'est qu'il y a un renouveau de la référence à l'éducation populaire. C'est le cas, à la fois dans des réseaux anciens qui en étaient issus. Ils l'avaient un peu abandonnée au profit de la notion d'animation socioculturelle et la réintègrent progressivement dans un certain nombre de discussions.

Mais il y a aussi une émergence, ou une réémergence de cette notion chez des acteurs qui n'étaient pas issus historiquement du champ de l'animation jeunesse, de la culture, etc., et c'est notamment le cas du numérique. Il y a une association nationale, que vous connaissez peut-être, qui s'appelle Framasoft, qui revendique faire de l'éducation populaire libre. Il y a une association de promotion et de défense des logiciels libres, qui s'appelle l'APRIL, qui régulièrement mobilise aussi cette notion dans une partie de ses débats. On a un phénomène de ce côté, qui vient interroger l'éducation populaire, et potentiellement les politiques jeunesse, l'animation socioculturelle, qui est intéressant.

En même temps, on a un deuxième phénomène d'émergence rapide et massive depuis quelques années, de nouveaux lieux et de nouveaux vocables dans les territoires, pour organiser et raconter les activités numériques. C'est aussi de cela dont nous allons parler aujourd'hui. Ce sont les mots de Tiers Lieux, de Fab Lab, de à Cœur Space, d'Info Lab, de Coworking. Vous avez sûrement croisé ces vocables qui se développent et qui renvoient à des réalités, parfois assez différentes. Nous allons revenir sur une partie de cette diversité ce matin.

Ensuite, autre question qui nous intéresse, c'est que l'on a l'émergence dans ce contexte, de nouveaux référentiels professionnels, voire de nouveaux métiers, l'émergence d'un secteur de la médiation numérique, qui regroupe des gens qui ont des parcours professionnels, qui en amont de l'émergence de cette notion pouvaient être assez variés dans les champs des politiques publiques qui nous regroupent ici à Neuj'Pro.

Il nous semblait qu'au croisement de ces trois dynamiques, c'était intéressant de consacrer une table ronde dans cette édition 2017 sur ce thème. Pour le faire, nous avons trois intervenants.

Je vais vous les présenter dans l'ordre dans lequel ils interviendront :

- Siegfried Burgeot, qui est au milieu. Il travaille au CRIJ Poitou-Charentes. Il est chef de projet et engagé dans le développement du déploiement des Tiers Lieux dans la région. Tu nous en parleras ;
- Yvan Godreau, qui est au bout de la table. Il est animateur socioculturel au centre social de Chemillé en Anjou. Il nous présentera la dynamique d'intégration de pratiques numériques à l'intérieur d'un centre social. Pour le coup, ce sont de nouvelles pratiques dans un lieu qui n'est pas forcément nouveau ;
- Vincent Pechaud, qui est à ma droite. Il est médiateur numérique et co-fondateur de la Smalah.

Chacun a un quart d'heure d'intervention, ensuite on aura un temps d'échange avec vous, sur ce qui aura pu être dit. Et, un peu comme ce matin, si vous voulez prendre la parole, que cela soit en cours, ou après dans le temps de questions, il faudra que l'on pense à la fois à ce que chacun se présente, et que chacun parle dans les micros que l'on fera passer, pour que l'enregistrement puisse être fait, et qu'on puisse nourrir le compte-rendu de ces rencontres.

Je donne la parole tout de suite au premier intervenant.

• Siegfried BURGEOT

Chef de projets, CRIJ Poitou-Charentes, co-traitant pour la région Nouvelle Aquitaine pour le déploiement des tiers lieux

Bonjour ! D'abord, je tenais à vous demander de m'excuser je ne suis pas un grand conférencier, et je suis hyper stressé, je vais parler très vite. Il ne faut pas hésiter à lever la main si je vais trop vite.

J'ai préparé un truc avec deux parties : une partie sur les Tiers Lieux pour qu'on soit tous d'accord sur ce qu'est le Tiers Lieu. Et une autre partie, avec deux expériences. Je suis en train de faire exactement l'inverse de ce que je dis tout le temps. Je dis tout le temps que les experts des Tiers Lieux ce sont des charlatans, parce que finalement personne n'est expert de ce sujet, vu que tous les Tiers Lieux sont différents et que toutes les personnes sont différentes. Je me pose en expert aujourd'hui, je suis désolé, vous pourrez me taper à la fin.

Il y a trois définitions du Tiers Lieu :

- celle que tout le monde connaît, qui passe à TF1, c'est le lieu entre le domicile et le travail. Tout le monde a-t-il déjà entendu cette définition ? Oui, non, d'accord, vous dormez, en fait ;
- une deuxième définition qui est plutôt la mienne, qui est que les Tiers Lieux sont des espaces dans lesquels on peut venir travailler, dans lesquels on peut venir apprendre, et surtout on peut venir se rencontrer. J'ai transformé le mot tiers en rencontre finalement. Parce que le Tiers Lieu, ce sont les bistrotts, ce sont les maisons de quartier. C'est un peu ce qui a toujours existé, les CRIJ, les BIJ, on peut imaginer plein de choses. Ce sont des lieux dans lesquels on vient rencontrer les autres, on vient travailler, mais on vient aussi participer, apprendre se cultiver, etc. ;
- et j'ai la définition qui est ma préférée, celle d'un ami. Si au bout de 15 minutes tu n'as toujours pas réussi à expliquer ce que tu faisais dans la vie, c'est que tu es un Tiers Lieu.

Les Tiers Lieux pour moi, c'est comme un groupe de rock finalement, ce sont des gens qui décident de monter un groupe de rock, il y en a un qui se met à la basse, l'autre à la batterie, l'autre à la guitare, et à la fin, il se passe quelque chose. Mais il n'y en a aucun qui sait jouer. Le batteur ne sait pas jouer de la basse, le bassiste ne sait pas jouer de la guitare, ils ne font pas la même chose, mais au final, il se passe quelque chose. C'est un peu comme ça que j'aborde le sujet.

Les Tiers Lieux, le gros « blabla », je vous ai mis des mots savants pour faire un peu intello, c'est de l'innovation sociale, l'innovation technologique – je ne sais pas ce que cela veut dire, peut-être que quelqu'un pourra m'expliquer –, c'est pluridisciplinaire et surtout il y a beaucoup d'interactions et du partage dans les lieux.

Ce que nous avons aussi pu découvrir, c'est que c'était une bonne excuse pour mettre les gens en réseau. Les gens en parlaient tout à l'heure : les partenariats, etc., j'ai

beaucoup aimé la présentation d'avant, de Philippe Lyet, qui disait que le partenariat c'était beaucoup de choses aussi informelles. C'est comme cela que je l'ai abordé en tout cas. Il faut créer ces moments informels pour que les gens puissent développer après du projet.

C'est bon, je suis toujours dans le sujet ?

Et comme je travaille dans un CRIJ, dans un centre d'information pour les jeunes, ce que j'aime bien aussi dans l'idée du Tiers Lieu, c'est que l'on va expérimenter avec les jeunes, et finalement c'est eux et nous. On va leur donner les moyens, on va leur mettre toutes les bonnes conditions pour pouvoir expérimenter. Et l'expérimentation, c'est ce qu'il disait encore tout à l'heure –j'ai bien fait d'y aller d'ailleurs– c'est qu'on est dans la création, mais après, la gestion est toujours difficile. On crée, on crée des réseaux, les gens expérimentent, mais après, chacun fait ce qu'il en veut.

Sur les Tiers Lieux, on va vous dire aussi que souvent, je suis assez d'accord, il faut une communauté à la base. S'il n'y a pas de communauté, il n'y a pas Tiers Lieu. Si je suis un maire d'une petite commune et que je décide de faire un Tiers Lieu, que je fais de la peinture dans le bâtiment puis je dis : « voilà, maintenant c'est un Tiers Lieu, démerdez-vous. » Il y a de grandes chances que cela ne marche pas. C'est un peu l'expérience que nous avons. Par contre, si c'est quatre personnes qui décident monter un groupe de rock, là, il y a plus de chances que cela marche.

C'est un effet de mode, on en entend partout parler. L'année dernière, j'avais fait un tweet en disant : « faites attention quand vous partez en vacances, il risque d'y avoir un Tiers Lieu à place de votre maison. » Parce que tout le monde veut faire des Tiers Lieux. C'est un peu l'effet de mode. Et, la nature faisant bien les choses mal, ou mal les choses, plutôt mal les choses, finalement les Tiers Lieux se thématisent de plus en plus. On a des Tiers Lieux qui sont plus thématisés numériques, d'autres qui vont se thématiser Fab Lab.

J'ai oublié un truc : le Tiers Lieu, c'est une explication de quelque chose qu'on ne sait pas ce que c'est. Ce n'est pas français, mais en tout cas c'est comme la phrase finalement. Il y a des Fab Labs, il y a des hackerspaces, tu l'as dit tout à l'heure, il y a des jardins partagés, il y en a de plus en plus. Et là, j'ai rencontré dernièrement une personne qui voulait faire un Tiers Lieu avec un camping de camions, de personnes qui font...

Vous savez, il y a des gens qui font tous les festivals qui sont en camion, et l'hiver, s'ils s'emmerdent, ils ne savent pas où se poser. Nous allons créer un Tiers Lieu pour eux. C'est complètement différent encore, on n'est pas dans l'imprimante 3D, etc., le truc un peu basique. On est un peu dans quelque chose d'encore différent.

J'ai mis : ils sont ouverts sur leur territoire, et sur tous les acteurs. Il y a aussi cette idée que le Tiers Lieu ressemble aussi à son territoire. Si on est en ville, on a un Tiers Lieu avec plutôt des meubles Ikea, non, ce sont des conneries, ce que je viens de dire. On a un Tiers Lieu qui peut être orienté Coworking. Et puis en rural aussi, parce qu'on s'aperçoit avec l'étude que l'on vient de faire sur la nouvelle Aquitaine, il y a beaucoup de Tiers Lieux en rural qui développent le Coworking, et j'en parlerai après.

Nous avons voulu impliquer les jeunes absolument dans le Tiers Lieu. Et l'implication, on l'a prise par trois parties :

- l'implication dans la gouvernance, les impliquer dans l'association ;
- les impliquer aussi dans la communication. Ils sont aussi les meilleurs supports de com, pour faire venir d'autres jeunes et parler de leur projet ;
- et aussi la conciergerie, parce que dans un Tiers Lieu, il y a toujours un concierge, c'est la personne qui regarde le matin si tout va bien, si le café est fait, si tout le monde a rangé la salle, si la vaisselle est faite. Qu'est-ce qu'il fait d'autre ? Il range les tables, les chaises, et surtout il accueille les nouveaux arrivants, et leur explique ce que c'est. Il fait un peu le concierge. Tout le monde sait ce que c'est un concierge.

Ils sont toujours en mouvement, et l'idée c'est de mixer tous les publics. Il y a aussi un truc, c'est que les Tiers Lieux, c'est un bon moyen de sentir un peu le monde. Tu viens, comme tu es, c'est comme au MacDo. A force de rencontrer les autres, on découvre des nouvelles choses. J'ai rencontré la semaine dernière, un gars qui faisait du bitcoin, je savais que ça existait, mais je ne savais pas comment ça marchait. Il est venu, il est rentré et il m'a fait découvrir les bitcoins. Je ne suis toujours pas un bon bitcoin, mais en tout cas il m'a fait découvrir ça.

En Nouvelle Aquitaine, vous savez, c'est le quart de la France. Aujourd'hui, on compte 197 Tiers Lieux. La Région, le Conseil régional a mis en place tout un tas de dispositifs et notamment deux :

- un qui est une AMI, un Appel à manifestation d'intérêt, pour financer et accompagner le développement des Tiers Lieux ;
- et il a lancé un marché, et c'est pour cela que je suis là aujourd'hui. Avec la coopérative des Tiers Lieux, nous nous occupons de développer ce réseau de Tiers Lieux.

L'idée est d'en faire 300 en 2020 pour plusieurs raisons. Parce que c'est la mode, pour dire qu'on est la région la meilleure en Tiers Lieux, et aussi pour qu'il y ait un Tiers Lieu à moins de 20 minutes de n'importe qui, comme il y a de plus en plus de gens qui vont pouvoir faire du télétravail... J'ai appris dernièrement qu'à la CAF, on leur proposait de faire du télétravail aussi, il y a peut-être des gens de la CAF ? C'est vrai, on peut faire deux jours par mois, comme cela, je crois. Imaginons, on habite à 30 kilomètres de la CAF où on travaille, on peut très bien sur ses jours de télétravail...

C'est un peu compliqué, parce qu'il y a des systèmes de droit, il faut que les ordinateurs soient sécurisés, avec la connexion machin. C'est un peu le bordel. Mais en tout cas, c'est qu'à moins de 20 minutes, on puisse aller dans un lieu, faire du télétravail, et manger avec les autres, et le soir, boire des coups avec les autres, parce que finalement c'est ça qui est important : boire des coups avec les autres.

On a dit qu'il y en a 197, et on a pour objectif d'en mettre en place 300, en 2020. Il y a un accompagnement de projet pilote, s'il y a des gens qui sont intéressés par le sujet, le 10 novembre à Aix-sur-Vienne. Il y a un petit ramdam, c'est une rencontre de tous les Tiers Lieux, où on échange un peu sur nos pratiques. Il y a un accompagnement qui est fait, avec ces projets pilotes, une base de données, il y a une carte qui existe avec ces 197 Tiers Lieux, pour voir s'il y en a un, à moins de 30 kilomètres de chez vous. Ensuite on fait une étude qualitative, parce qu'il y a plein de Tiers Lieux qui se cassent la gueule, pour voir pourquoi ça a marché, pourquoi cela n'a pas marché. Et, il y a des formations, etc. Mais si vous voulez en savoir plus, je pourrais en parler plus tout à l'heure.

A Poitiers, il y a sept Tiers Lieux, je parle de chez moi, je suis désolé. Donc il y en a sept : il y a Les Usines nouvelles. Ils sont assez connus en France, c'est un peu les rockeurs du Tiers Lieu, la K7 qui fait plutôt des jardins partagés, et les deux tiers, dont je vais vous parler. Il y a deux Tiers Lieux que nous avons montés à Poitiers : le premier c'est Jardins publics. Là, on est vraiment dans le Tiers Lieu jeunesse et citoyenneté.

On accueille des volontaires de partout, qui vont s'approprier l'espace, c'est ce que je disais tout à l'heure, qui vont s'occuper de la gouvernance, animer le lieu, gérer le lieu, proposer des animations tout public. On peut voir des soirées pecha Kucha, je ne sais pas si vous savez ce que c'est. On pitche un truc, 20 diapos, 20 secondes par diapo, ça dure 6,40 minutes. L'exemple, c'est : tu rencontres ta grand-mère à la gare, elle te dit : « qu'est-ce que tu fais ? » Tu as 6,40 minutes pour lui expliquer, c'est un peu ça.

Il y a aussi un réseau de API jeunes, qui est le réseau des accompagnateurs de projets initiative jeunes, c'est un réseau de tous les gens qui accompagnent les jeunes dans le montage de projets, que ce soit un projet culturel ou un projet d'entreprise. Et c'est tout.

Et, le deuxième Tiers Lieu dont je voulais vous parler, c'est Cobalt à Poitiers qui s'est monté. C'est un projet qui date de 2015. L'idée c'était de réunir tous les gens qui faisaient du numérique, toutes les organisations qui faisaient du numérique sur l'agglomération de Grand Poitiers. C'était 150 personnes, ça allait des entreprises jusqu'aux organismes de formation, en passant par des collectifs de citoyens informels, des associations, un peu tout le monde, des citoyens, tous les gens qui étaient intéressés par le numérique.

On leur a demandé de quoi ils avaient besoin. Ils nous ont dit : « il nous faut une carte. » Tout le monde veut une carte tout le temps, donc on fait une carte. On voit qui est où. Ensuite, un agenda partagé pour voir quels sont les événements sur le numérique pour le grand public, et ils nous ont demandé aussi d'avoir un lieu où on pouvait se rencontrer, où on pouvait venir travailler, pour avoir un camp de base, en plein centre de Poitiers pour pouvoir rencontrer des clients, si on est une entreprise ; organiser une AG, si on est une association.

Dans Cobalt, on a privilégié vraiment les actions grand public. Depuis janvier, on est à 150 animations grand public sur le numérique. On a tout fait, pour l'instant tout ce qui existe : intelligence artificielle, objets connectés, TEDx, tout ce qui existe, on prend un peu tout. C'est vraiment grand public, c'est pour faire découvrir aux Poitevins ce qui se passe dans le numérique, que ce soit des trucs, des *after-works* pour les entreprises, ou alors des débats. Le midi, il y a des volontaires qui décident de monter des petits débats, des débats sandwiches où ils débattent sur un sujet. Hier, le débat, c'était sur la manipulation et la théorie du complot.

On a quand même étonné pas mal de personnes, c'est pour la pub : on a 3 300 participants depuis le début de l'année. On a fait se rencontrer des lycéens avec des entreprises lors de hackathons. On est en face d'un lycée, on est allé carrément chercher les profs en leur disant : « est-ce que vous avez des lycéens qui sont très branchés numérique ? » Ils nous ont fait des pools de lycéens pour participer à un hackathon. Un hackathon, c'est sur un week-end, on invente quelque chose. Je n'ai pas le Wikipédia avec moi.

On accueille des lycéens, des universités, des start-ups. Nous avons un accélérateur de start-ups aussi, voilà pour la petite pub.

Je vais terminer sur ce que m'avait demandé à la base Emmanuel, sur l'Info Lab. Encore un autre mot barbare. Nous sommes aussi un espace de médiation autour de la donnée. L'espace de médiation autour de la donnée, c'est à la fois essayer de voir quelles sont les données qui transitent pour pouvoir offrir un meilleur service pour les jeunes, pas répéter, refaire, essayer de choper des données ouvertes, ou en tout cas essayer de faire en sorte qu'elles s'ouvrent.

Données ouvertes, ça vous parle ou pas ? Toute donnée produite par l'argent public doit être ouverte, c'est un truc comme ça, je crois, c'est l'open data. On essaye de travailler sur l'open data, et essayer de faire en sorte que les gens ouvrent leurs données. On a pas mal réussi, on est à 190 jeux de données ouverts à Poitiers. Dans les jeux de données, il y a des trucs vachement intéressants, et des trucs super chiants. C'est faire en sorte que l'on ouvre les données.

Et, on fait en sorte d'étudier les données de fréquentation pour essayer d'améliorer nos lieux. Par exemple, si on voit qu'on a beaucoup de demandes sur l'emploi au mois de mars, peut-être qu'on n'est peut-être pas obligé de mettre du logement au début, à l'entrée. On travaille sur la donnée de fréquentation pour essayer d'améliorer nos lieux.

On essaye aussi de mettre en scène ces données. C'est ce qui s'appelle les data visualisations, des data-vis. Là, on travaille sur la mise en scène de ces données, que ce soit en gonflant des ballons, ou en mettant des gommettes, ou en faisant des infographies numériques. On est plutôt sur la data-vis tangible, ce qu'on aime bien, c'est vraiment coller des gommettes, c'est vachement plus sympa.

J'ai un peu fini. Je voulais juste rajouter un truc de base : les Tiers Lieux sont tous différents. Ils ressemblent à leur communauté. Personne n'est dépositaire du label, j'insiste toujours là-dessus parce qu'il y a des gens qui font le tour de France pour expliquer, mais ce n'est pas une bannette. On n'ouvre pas une bannette, quand on ouvre un Tiers Lieu, on monte un groupe de rock.

Je finis par ma phrase : on a le droit de se tromper, de rire et de danser.

J'ai fini. Merci. Parce que c'est bien de danser aussi.

Emmanuel PORTE

Merci, Siegfried. Je pense que de toute façon, on aura le temps dans la discussion de revenir sur les différents éléments et sur les pratiques derrière. Yvan, à toi.

Yvan GODREAU

Animateur socio-culturel, centre social de Chemillé

Bonjour, je suis Yvan Godreau, je suis animateur socioculturel, tu as dit que l'animation socioculturelle, éduc-pop... Je suis animateur socioculturel plutôt du côté éduc-pop.

Je vais présenter par rapport à ce que tu as dit, un Tiers Lieu rural qui existe depuis de nombreuses années. Suite à une association Cultures et liberté s'est montée une association chez nous, qui s'appelle l'association Centre social et socioculturel du Chemillois.

Cette association est sur un territoire. Je vais déjà commencer à vous présenter un peu le territoire d'action et la structure. Ensuite, je vous présenterai vraiment ce dont nous allons parler réellement, c'est-à-dire l'espace novateur dans ce lieu, et le changement que cela a pu apporter aux équipes jeunesse et enfance.

Ce lieu, ce centre social est sur un territoire de 22 000 habitants. Ce n'est pas un petit centre social. Pour les 22 000 habitants, il y a treize communes, ce sont des anciennes communes, aujourd'hui, c'est une commune nouvelle. C'est vraiment un territoire rural. Ce que je disais, c'est que ce n'est pas un petit centre social. Il y a l'équivalent de 32 équivalents temps plein en salariés, cela commence à faire. On travaille sur toute la partie de la petite enfance jusqu'aux retraités.

J'ai noté quelques sigles, parce que c'est toujours sympa de dire : on est labellisé. Nous sommes labellisés à la fois MSAP, PIJ, PAEJ, RAM, CLIC, Mission locale. Et on est aussi maintenant point d'accueil SNCF, c'est-à-dire que le guichet a fermé, et maintenant, les gens viennent chercher leur ticket SNCF chez nous.

Tout ça, le travail à la fois avec les retraités, les échanges de savoirs, l'animation socioculturelle, l'enfance, la jeunesse, les TAP, les gens en difficulté sociale et les gens qui recherchent de l'emploi, cela nous permet de faire des croisements, de faire se rencontrer les gens dans un même lieu. Pour nous, c'est une force, c'est quelque chose de très important. C'est en cela que je nous considère un peu comme un Tiers Lieu, puisqu'en fait, il y a beaucoup de gens qui se croisent pour venir faire des choses très différentes.

Dans ce Tiers Lieu, dans cet espace Centre social, on a juste à côté un lycée technique. Depuis maintenant 1998, à la place d'une bibliothèque qu'il y avait avant, on apprenait la lecture, on acculturait à la lecture, aujourd'hui il y a un espace public numérique. Depuis 1998, s'est mis en place un espace public numérique. C'était au démarrage des espaces publics numériques, cela prenait la place des livres.

Au fur et à mesure, on s'est dit : « l'espace public numérique, c'est bien, mais les gens sur leur portable ont déjà l'internet, donc ils viennent de moins en moins avec leur matériel

utiliser notre espace public numérique. Quel est le devenir ? » Et sur « quel est le devenir ? », on a proposé aux bénévoles aux élus, aux salariés du centre social de venir voir ce qu'était un Fab Lab qui existait déjà en 2012 à La Roche-sur-Yon. On a été à 15 ou 20 personnes voir ce Fab Lab.

En revenant, on s'est dit : « oui, c'est ce qu'il nous faut. » C'est ce qu'il nous faut, pas dans le côté, il y a des imprimantes 3D, etc., mais plutôt c'est ce qu'il nous faut, parce qu'il y avait bien des imprimantes 3D donc, des gens qui venaient les utiliser, certainement, mais il y avait aussi des machines à coudre. Il y avait à la fois du numérique et du traditionnel. Cela tout de suite nous a parlé. On s'est dit, si dans notre lieu on arrive à la fois à faire venir des personnes pour des échanges de savoirs tricot, et des personnes qui sont en activité pour du travail autour des machines numériques, là, on aura gagné.

Parce que jusqu'à maintenant, on avait plutôt dans nos usagers, des personnes qui étaient soit retraitées, soit jeunes, avec l'animation jeunesse enfance, enfance jeunesse ou retraités. Par contre, les personnes actives, entre 18 et 60 ans, on arrivait assez peu à les toucher. L'idée c'était de partir là-dessus, parce qu'à 18 ans, les enfants vont dans un lycée général, etc.

On s'est dit que nous allions lancer cela, mais on ne va pas lancer cela d'un seul coup, en disant : « nous avons un espace, on met des machines et c'est parti, les gens, vous allez l'utiliser. » On a profité de l'élan qu'il y avait eu avec cette visite pour aller mobiliser des personnes autour de ces pionniers, et créer un événement de 15 jours, une sorte de Fab Lab éphémère.

Sur ce Fab Lab de 15 jours, il y avait une semaine avant les vacances et une semaine pendant les vacances. On a réussi à faire venir des associations, des élus, des jeunes, des écoles, des lycées, différents acteurs locaux, des entrepreneurs et des habitants pour essayer de leur faire voir et de leur faire comprendre qu'est-ce qu'était un Fab Lab ?

Qu'est-ce qui était notre vision de ce que pouvait être, sur notre territoire, un lieu de bricolage numérique et traditionnel ? Et donner envie un peu d'aller vers ça. Nous avons utilisé l'espace jeunes, et à la fin des 15 jours, nous avons dû laisser l'espace à la jeunesse, sinon ils nous auraient taper dessus, mais les gens, d'une seule voix nous ont dit : « vous ne pouvez pas arrêter comme ça, il faut faire quelque chose. »

Pendant trois ans, on a créé de toutes pièces un lieu, un espace qui a été construit par des jeunes en orientation professionnelle, qui héberge aujourd'hui le Fab Lab. Le lieu numérique, le Fab Lab, on l'appelle le Bocal, parce que nous ne voulions pas l'appeler Fab Lab, justement, parce que cela connote tout de suite : « c'est du numérique, de l'imprimante 3D », et du coup, pour la plupart des gens : « ce n'est pas pour moi. » Nous avons aussi des machines à coudre industrielles, des surjeteuses industrielles, parce que nous sommes dans un pays, Cholet, qui est très lié à la couture, au textile. On voulait que ces personnes se sentent d'entrée à l'intérieur.

A partir du moment où on a mis ça en place, nous avons eu trois ans pour réfléchir à la mise en place. On s'est dit : comment on mobilise la communauté ? On a lancé des Repair Cafés, et on a lancé aussi des temps pour les jeunes. On a appelé cela les Samedis Makers, les samedis matin, des samedis où les jeunes créent, et les mercredis après-midis, des temps plutôt ludiques, où on amenait les jeunes à faire autre chose qu'uniquement du ludique.

Les animateurs jeunesse nous ont regardés –je ne suis pas animateur jeunesse–, ils ont dit : « dans ce lieu, dans l'espace public numérique, il y a des jeunes et ils font des choses. Vous arrivez à les suivre, du coup, ils viennent vraiment pour quelque chose de concret. Cela nous intéresse. » Nous avons mis en place un projet qui s'appelle API culture numérique. Juste avant, sur la conférence, il y avait le côté « essaimer ». Là, l'idée c'était aussi d'essaimer sur notre territoire, la culture numérique et aussi les enjeux de l'acculturation numérique des personnes.

Et là, on s'est confronté, comme à la conférence d'avant, sur la différence de culture entre les animateurs jeunesse et nous, animateurs EPN, mais une réelle différence de culture. C'est-à-dire que nous étions positionnés plutôt en attente des jeunes, et quand ils venaient sur des lieux libres, on construisait des choses avec eux, et on les accompagnait, plutôt que d'être vraiment animateurs. On ne se sentait pas animateur, on se sentait plutôt porté par les jeunes. Là-dessus, je vais vous donner deux exemples.

Un premier exemple, c'est la brodeuse numérique. Nous avons une brodeuse numérique, c'est génial. On met un petit logiciel, et ça brode tout seul des choses. On a présenté cela aux jeunes, qui ont dit : « oui c'est super, mais on veut faire une trousse avec une broderie Minecraft. » C'était des petits garçons : « oui, on va coder, on va faire en dessin un petit personnage Minecraft, ensuite, on envoie la brodeuse. » Le souci, c'est qu'après pour faire la trousse, il fallait coudre, parce qu'à un moment, il faut de la couture. Là, il y a un enfant qui a dit : « Ma mamie elle sait coudre, donc on va lui demander ».

Et ils ont créé un atelier couture autour de créer sa trousse. La mamie a vu ce qui était fait avec la brodeuse, et elle a dit : « moi par contre, ça m'intéresse le numérique, ce que vous faites. » Et les enfants lui ont expliqué comment fonctionnait la brodeuse. Cela, c'est permis en effet dans des Tiers Lieux, dans des lieux où on va pouvoir mixer des personnes et pouvoir faire du lien entre les personnes.

Une autre chose que je voulais présenter aussi, que je voulais présenter absolument, c'était un atelier que l'on a mis en place aux vacances d'été. C'était un hand spinner : Fabrique ton hand spinner. Alors là, les jeunes au taquet : « super, on va fabriquer notre hand spinner avec l'imprimante 3D, la fraiseuse numérique, la découpe laser. » Vraiment au taquet ! On s'est dit : « bon, comment faire en sorte que ce ne soit pas du consumérisme et que cela ne tombe pas dans le « je fabrique et après, ça ne me sert à plus rien. » On a dit aux jeunes : « déjà, vous vous engagez, on prend un temps tout de suite pour faire ça, on va imprimer, on va faire des choses.

Ensuite, on reprendra un temps, parce que vous allez vite vous en lasser de votre hand spinner, pour réutiliser les roulements à billes derrière, en octobre-novembre, pour autre chose. » Bingo, j'en ai eu cinq ou six la semaine dernière, ils n'utilisent plus les hand spinners. C'est bon, c'est fini, ils sont dans les tiroirs et ils ne servent plus rien. Ce que j'ai trouvé remarquable à cette animation, c'est que juste avant, une semaine avant, il y a une petite fille qui vient me voir et me dit : « je veux faire l'atelier ».

Déjà, dans ces ateliers, on a rarement beaucoup de filles. Là, c'était moitié-moitié, donc c'est bien. Elle nous a dit : « je voudrais faire avec de la pâte FIMO, est-ce que l'on a le droit ? » Oui, on a le droit. Après, il faut avoir les outils, il faut savoir le faire. Je n'avais jamais fait de la pâte FIMO. Nous avons demandé à cette jeune fille, qui avait dix ans, de nous présenter comment on pouvait faire des hand spinners avec de la pâte FIMO.

Tout ce que je voulais dire, c'est qu'à la fois nous avons créé des hand spinners, avec des imprimantes 3D, on a utilisé les imprimantes 3D pendant une heure, mais il y a une heure aussi, où il y a cette petite fille qui a présenté ce qu'elle a fait, ce qu'elle pouvait faire, ce qu'elle a découvert sur YouTube, et ça, pour moi, c'est vraiment la culture numérique. C'est-à-dire ce n'est pas à la fois juste utiliser les outils numériques, mais c'est utiliser les personnes, collaborer et trouver les informations sur internet, etc.

Ce sont deux choses que je trouvais vraiment très importantes. Et vous voyez bien la posture de l'animateur jeunesse. Certains animateurs jeunesse chez nous, c'étaient les anciens animateurs jeunesse, c'était très cadré. Pour leurs animations, avant de rentrer, ils savaient déjà à telle minute, ce qu'il allait y avoir. Là, vous voyez bien que ce n'est pas possible. On doit s'adapter aux envies, au public que l'on a en face de nous. Cela demande aussi aux animateurs d'aller sur une zone de danger sans aller plus loin, mais arriver à cette zone de danger, prendre des risques et se dire : « oui, je vais accompagner les jeunes, même sur des choses que je ne connais pas. »

Pour finir, je vais vous lancer une petite vidéo. Ce que je disais, c'est que je ne suis pas animateur jeunesse. Par contre, il y a un animateur jeunesse qui a répondu à des

questions autour de cette posture, et ce que je vous disais juste avant : comment se place un animateur jeunesse vis-à-vis de ces nouvelles pratiques, quand lui-même ne les maîtrise pas. On lui a demandé un peu cela, comment lui se positionnait par rapport à ça, parce qu'on a mis vraiment cet animateur en danger. C'était un animateur qui ne connaissait rien au numérique. Je vais vous partager la vidéo, si ça fonctionne.

Une vidéo est projetée.

C'était avec les Lego Mindstorms, je suis un peu désolé, parce qu'on essaye au maximum d'utiliser du matériel qui est open source, et celui-là, il ne l'est pas trop, et il est un peu cher. Mais dans ce cadre pour essayer justement cette culture, comme il l'a indiqué avec d'autres animateurs, on a mis en place un site internet qui s'appelle apiculturenumerique.fr que l'on a déjà testé sur notre territoire un peu, pour répondre aux demandes des animateurs.

En gros, leur demande c'était d'avoir des témoignages, de savoir ce qu'ils pouvaient utiliser sur le territoire, c'est vraiment territorialisé. Nous avons des malles pédagogiques que l'on prête. Et aussi ils voulaient avoir des recettes de choses qui ont fonctionné, pas fonctionné, et qu'ils peuvent amendées.

C'est à peu près tout. Merci.

Emmanuel PORTE

Merci, Yvan, il y avait plein de choses. Je pense qu'on reviendra de toute façon sur tout cela dans la discussion. On va écouter la dernière intervention avant de pouvoir donner la parole à la salle. Vincent, c'est à toi.

• Vincent PECHAUD

Médiateur numérique et co-fondateur de l'association La Smalah

Bonjour, je suis Vincent, je vais vous raconter l'histoire d'une Smalah landaise, qui est un Tiers Lieu aussi. Je vais essayer de vous expliquer comment c'est né, et comment aujourd'hui cette Smalah, ce Tiers Lieu vit, en lien aussi avec toutes les activités numériques dont on parlait.

En 2013, dans un village de 1 500 habitants, à cinq minutes de l'océan, dans les Landes, s'est créée une association dont le but était de recréer du lien, de créer du lien sur le territoire, dans le village hors saison. Je parle de saison, parce que nous sommes à côté de l'Océan, nous sommes un village de 1 500 habitants en hiver, en été nous sommes 15 000 personnes par semaine. Il y a beaucoup de monde et forcément il y a un déséquilibre à la fois culturel, social et économique entre les saisons.

Le but de cette association c'était de valoriser toutes les initiatives qui pouvaient aller dans le sens de plus de lien sur le territoire. C'était de la capoeira, c'était du fitness, c'était du ramassage de déchets sur les plages, c'était du jardin potager pendant les temps d'activités périscolaires.

Et au même moment, une des personnes de cette association développait un programme en tant qu'auteur sur Arte. Le programme s'appelait : Le meilleur des mondes est à écrire. A l'époque, c'est comme cela qu'on s'est rencontrés, j'étais chargé de production sur ce programme pour Arte, et l'idée c'était d'essayer d'écrire, de créer un programme qui permettrait d'écrire le monde de demain, celui dans lequel on a envie de se projeter et pas celui qui nous était un peu imposé par les Google, Facebook, les Amazon, les Microsoft qui avancent beaucoup et qui ont d'énormes moyens pour transmettre leurs technologies et leurs usages.

En tant que citoyen, parfois on se sent un peu démuné par rapport à cela. L'idée c'était aussi de s'appuyer sur tous les nouveaux lieux de faire, de makers, de réflexions. On a parlé des hackerspaces, on a parlé des Fab Labs, on a parlé des Tiers Lieux. L'idée, c'était de s'appuyer sur ces communautés de gens qui réfléchissaient déjà à cela, de faire remonter leur information, de valoriser cette information, et à la fin, d'écrire une sorte de manifeste pour dire : « voilà, en 2040, en 2050, le monde dans lequel on a envie de vivre. », donc de se projeter, sans trop de prétention, mais se projeter pour essayer de redonner du sens dans notre futur. On ne veut pas seulement parler de chômage, ou de crise économique, ou de fracture sociale, bref.

De ces deux initiatives à la fois très territoriales, et à la fois médiatiques est née la volonté de créer un lieu, puisque ce programme n'a jamais vu le jour. On a travaillé pendant un an et demi, mais finalement, nous ne sommes pas rentrés en production, nous n'avons pas été diffusés. Un peu frustré d'avoir étudié pendant deux ans tous ces nouveaux mouvements, on s'est dit qu'au lieu d'en faire un média, on va vraiment y participer, on va quitter Paris et on va s'installer dans les bois, dans la forêt pour monter notre lieu, ce que l'on a envie de faire.

On a participé à l'appel à manifestation d'intérêt de la Nouvelle Aquitaine sur les Tiers Lieux, et sur notre AMI, sur l'innovation sociale. Là, on avait deux axes de travail. Le premier, créer un lieu, un espace de vie sociale, un lieu qui permettrait de regrouper des coworkers, des autoentrepreneurs, qui plutôt que de rester chez eux dans leur chambre, viennent bosser chez nous, de créer un café associatif, un Fab Lab. On avait plusieurs idées en tête, comme cela, sans vraiment de direction très précise encore, parce qu'on voulait d'abord continuer à faire grandir le projet avec les communautés.

Comme tu disais, un projet de Tiers Lieux, c'est avant tout un projet de gens qui se mettent ensemble, et il ressemble beaucoup à la communauté, et l'idée, c'est qu'il ressemble de moins en moins à ses fondateurs. C'est-à-dire que contrairement à un groupe de rock, peut-être la nuance, c'est qu'effectivement il y a un gros égo chez les rockeurs, et c'est leur groupe qui leur appartient. Ici, c'est de dire : on fait de la musique, on va vous apprendre en faire, et c'est à vous de dire le prochain album, chez qui vous voulez le signer et quelle musique vous voulez faire.

Bref, on était parti sur plusieurs pistes en se disant : on va continuer à creuser et naîtra ce qui naîtra. Il y avait cet axe pour les Tiers Lieux, et l'axe innovation sociale, c'était plutôt par rapport aux problématiques qu'on avait identifiées pendant le travail sur le programme d'Arte. C'est-à-dire l'arrivée des nouvelles technologies, de l'intelligence artificielle, de la robotisation, du big data, de la concentration de plus en plus grosse des médias entre quelques mains d'industriels et de milliardaires, en parallèle, la défiance des citoyens envers les journalistes. On s'est dit qu'il y a aussi de l'éducation aux médias et au numérique à faire si on veut aussi donner du sens et se réapproprié un peu, c'est un grand mot, la démocratie j'allais dire, ce n'est pas ça, mais en gros, participer à la démocratie de manière active.

Pendant un an, nous avons fait des ateliers d'éducation aux médias, d'initiation à la programmation informatique, toujours avec l'idée de questionner le sens, de dire que le média est un outil pour derrière questionner le sens que l'on veut y mettre dedans. Au bout d'un an, c'est-à-dire en janvier de cette année, on a ouvert un café associatif. On n'a pas du tout ouvert un Fab Lab, on n'a pas du tout ouvert un espace de Coworking, on a ouvert un café associatif, dans lequel des gens viennent boire des coups, du vin, de la bière, viennent faire la fête, mais viennent aussi travailler la journée avec leur ordinateur.

Les jeunes viennent, on a un partenariat avec la bibliothèque de notre village, elle nous donne des livres, des bandes dessinées essentiellement, et du coup, c'est aussi un espace de lecture, parce qu'il y a des canapés. C'est un espace où il y a des ateliers tricot, où il y a des ateliers cuisine, où il y a des ateliers d'échecs. Il y a des conférences sur le numérique, il y a des conférences sur la sylviculture, sur l'exploitation des pins dans les Landes. Il y a plein de choses. C'est ouvert à tout le monde.

On a une communauté qui est aussi très agricole, parce qu'il y a beaucoup sur le territoire de nouveaux agriculteurs. Les nouveaux agriculteurs arrivent aussi des grandes villes, ce sont des néo-ruraux qui se mettent à faire de l'agriculture. Ils veulent faire de l'agriculture un peu différemment que l'agriculture intensive qu'on trouve dans les Landes. Ils utilisent le web pour apprendre, ils utilisent des nouvelles technologies parfois pour créer des serres automatiques. Ce sont des jeunes de leur temps, donc ils sont aussi très impliqués dans le café. On essaye de créer un équilibre dans tout ça, sur cet espace de vie sociale, puisqu'on est labellisé par la CAF, espace de vie sociale.

En parallèle, la Smalah, c'est aussi, je le disais, des ateliers d'éducation au numérique et aux médias. On ne fait pas que des ateliers dans notre café, on en fait, mais on va aussi dans tout le département, dans toute la région Aquitaine pour faire des ateliers radio, des ateliers YouTube, des ateliers modélisation 3D. L'idée derrière, à chaque fois, c'est de dire : quand on est sur notre territoire... Quand on fait par exemple des ateliers Minecraft où on leur dit : « vous allez recréer sur Minecraft le village. On va faire une randonnée, on va partir avec un appareil photo, prendre des photos des bâtiments emblématiques du village. On va aller interviewer le maire, ou le vieux, qui a la mémoire du village, et on va récupérer ces données, on va le mettre après sur Minecraft qui est le jeu que tous les jeunes utilisent aujourd'hui. On va recréer ce village ».

C'est aussi de dire : « on a envie de faire le parallèle, le lien entre deux territoires : un territoire géographique auquel les seniors du village, parce la moyenne d'âge est assez haute, à part l'été où il y a des touristes, sont attachés, c'est-à-dire leur paysage géographique ». Et le territoire numérique des jeunes, qui eux sont sur d'autres territoires, qui sont sur le web, sur Minecraft, sur Snapchat et YouTube. C'est de dire : « comment on arrive à faire le lien entre ces deux territoires et, du coup, à créer du lien social entre ces jeunes et des vieux, peut-être plus réticents, qui nous regardent un peu comme des extraterrestres, parfois ? ».

Toujours pour questionner le sens de ces nouvelles pratiques, on fait aussi du conseil et de l'accompagnement aux créations de Tiers Lieux, puisqu'effectivement on voit beaucoup que cela s'intéresse à la fois les élus, à la fois certaines associations, à la fois des associations qui sont déjà constituées qui ont déjà des lieux, mais qui ne sont pas Tiers Lieux, donc ils s'intéressent à ces problématiques. C'est aussi parce que derrière ce sont des subventions. On essaye de voir comment nous pouvons accompagner au mieux des porteurs de projets.

C'est d'ailleurs très intéressant ce que tu disais sur les élus. Comment des élus peuvent être à l'initiative de projets comme ça ? Effectivement, ils ont envie d'avoir leur bâtiment, leur Tiers Lieu pour revitaliser leur centre-bourg, mais derrière s'il n'y a pas une communauté très forte et mixte, c'est un lieu qui meurt, qui ne vit pas. C'est toujours arriver à mettre autour de la table des acteurs économiques, des entreprises du village, de la ville, des acteurs de l'éducation, des acteurs associatifs et les élus pour que tout ce monde cohabite.

On fait aussi du conseil en médiation numérique, notamment pour le réseau des médiathèques des Landes qui, pareil, ont des ludothèques, des livres, mais comment on touche les jeunes, les ados ? Les jeunes ont déjà des consoles, ont déjà des smartphones, comment on fait pour créer des projets qui les intéressent ?

Enfin, on lance une formation labellisée Grande école du numérique pour former des animateurs numériques et des référents du digital, parce qu'on s'est rendu compte à force de tourner et de faire ce que nous faisons depuis deux ans, qu'il y avait un réel besoin. Et par rapport à de plus en plus de lieux, de médiations, ou d'intermédiations qui disparaissent, les mairies, les bureaux de poste, les bureaux de police, c'est de dire comment nous, nous pouvons être, non pas des policiers, mais des lieux au service des usagers, des citoyens, en les accompagnant dans leur utilisation du numérique, pour demain remplir sa feuille d'impôt, demander des aides à la CAF, etc.

Je vais vous aussi vous montrer une petite vidéo qui illustre et qui montre le lieu que l'on a créé. Juste pour vous dire, on fait des ateliers un peu partout dans les Landes, mais on en fait surtout chez nous. Cet été, on avait mis en place deux ateliers. Un premier qui était les breakfasts bidouilles. C'est en gros des petits-déjeuners tous les mardis matin qui étaient ouverts aux touristes, aux locaux, aux parents, aux enfants, aux grands-parents pour venir découvrir et s'initier au numérique.

On faisait de la découverte de l'électronique, on faisait de la découverte du code informatique, on faisait de la découverte de l'imprimante 3D. On avait une vingtaine, voire une trentaine de personnes, parfois au mois d'août, qui venaient, qui passaient trois heures avec nous dans ce café, à boire des cafés, et puis aussi à discuter du numérique et à accompagner leurs enfants dans ces activités.

Et on faisait une deuxième activité, cette fois-ci qui était vraiment pour les locaux. C'est en cela aussi qu'on parle d'éducation populaire, à notre sens, et cela fait le lien avec ce que tu disais Yvan. L'année dernière, la première fois quand on a lancé ces activités, le premier été, on a fait ces randonnées Minecraft en disant : les jeunes sont sur Minecraft, on ne les connaît pas encore complètement, peut-être qu'une activité Minecraft les intéresserait. Ils ont dit oui, ils ont tous signé, ils étaient entre six et dix ados. On a dit : « OK, on va faire du Minecraft, mais un peu différemment. Vous n'allez pas passer votre temps à vous tuer entre zombies et chevaliers, on va faire un peu d'urbanisme.

Derrière, à ces mêmes ados, on continuait à les voir sur le terrain, et ils nous ont dit : « nous, on aimerait bien faire en bateau. » On a fait en sorte que cet été, ils réalisent leur bateau, en disant toujours que nous allons réaliser cette action, on va essayer de la mettre au service de l'intérêt général, même si c'est un grand mot, en tout cas nous, on y tient, en disant : ce bateau va servir à faire des relevés. On leur a demandé, on a co-construit le projet avec eux, mais en gros, c'est un bateau à vocation scientifique, c'est un petit bateau, dont le but sera d'aller faire des relevés scientifiques du courant de la petite rivière qui passe dans le village pour relever la température de l'eau, faire des photos et des vidéos des bestioles, de l'écosystème, calculer le PH.

Autour de ce projet, ils ont modélisé le bateau à l'imprimante 3D, ils ont codé les cartes Arduino, ils ont créé le GPS qui permet de dire : « je suis bloqué, je déclenche un moteur, si le moteur ne marche pas, le bateau envoie un texto aux jeunes pour leur dire : je suis bloqué, avec les positions GPS. Tout cela, c'est un outil, où on met le numérique au service du territoire.

Et pour la petite histoire, on a amené ces jeunes à Bordeaux à la biennale du design à Bordeaux présenter leurs projets, rencontrer d'autres Fab Labs. Cela pour nous aussi, c'est important de dire que ces jeunes qui ne sont pas enclavés, mais qui sont aussi très ancrés dans la forêt landaise, comment on peut les faire bouger, les faire venir dans les grandes villes pour dire : « venez voir, il y a des choses qui se passent. Vous faites des choses aussi bien... » C'est une manière de prendre confiance aussi pour demain en disant : « la grande ville, ça ne me fait pas peur, le design, ce n'est pas un gros mot. » Voilà, des choses comme ça.

Bref, je vais vous montrer cette vidéo qui fait sept minutes, mais je vais vous en montrer que deux minutes. C'est un petit reportage qui a été fait sur les breakfasts bidouilles cet été. C'est une manière de voir un peu le lieu et l'ambiance.

Une vidéo est projetée.

Voilà, cela fait de la pub au passage. Nous n'avons pas payé ces gens, on leur a juste offert un café effectivement, parce qu'ils amenaient leurs enfants, mais on ne les a pas payés. Merci.

Emmanuel PORTE

Merci à tous. Il y a plein d'éléments, plein de pratiques, plein de mots éventuellement qui sont restés en suspens pour certains, sur lesquels vous avez envie de demander des précisions. Maintenant, la parole est à vous.

On va vous faire passer des micros dans la salle. L'idée c'est de parler dedans, pour que cela soit bien enregistré. Si vous pouvez vous présenter avant de prendre la parole, cela permettra de faciliter la retranscription par la suite.



Echanges avec la salle

Véronique FROTTE, Chargée de mission Projets jeunes en Finistère

Bonjour, je suis chargée de mission Projets jeunes en Finistère, au département. C'est plutôt un témoignage que j'ai envie d'apporter, et avec beaucoup de plaisir. J'habite Quimper, mais je suis aussi Uzacoise. Je ne sais pas si Vincent réagit, il n'a pas trop l'air. Oui, voilà d'Uzas, j'y vais depuis que je suis toute petite. Je veux surtout témoigner sur ce lieu, parce qu'effectivement c'est sans doute le seul sur la communauté de communes et aux alentours, qui aujourd'hui apporte quelque chose que je n'avais jamais vu là-bas. Ce n'est vraiment qu'une petite partie, parce qu'on ne peut parler aussi de tous les sujets transverses avec la culture, avec Jérôme Tatin qui apporte...

Il y a des soirées où tout le monde vient, je n'avais jamais vu ça, même à Quimper, pourtant on fait beaucoup de choses en Finistère. Il y a des coopératives, etc., mais là, ça apporte du lien, bien au-delà du petit marché qu'il y a tous les samedis matin à Saint-Julien. On est vraiment dans une mixité assez incroyable. Donc je suis adhérente active de la Smalah, et je commence à connaître un peu tout le monde, et dès que j'y vais, on va boire le café, on va goûter aussi parce que l'idée de la Smalah, c'est aussi de goûter tous les produits de la région que font les agriculteurs, etc., dans un esprit assez innovant et un bon esprit.

Je suis ravie de pouvoir témoigner aujourd'hui, avec Vincent. Et soyez tous adhérents, je partage sur Facebook. Parce que ce sont des villages qui ont besoin de vivre au-delà de la saison. Il y a beaucoup de monde, et vraiment, il n'y a plus personne l'été. Là, on a Uzaz, peut-être quatre ou cinq personnes dans les rues, à Saint-Julien, il y a le marché, mais il y a vraiment besoin. Les habitants, les boulangers, tout le monde dit qu'aujourd'hui les villages revivent, et cela apporte en plus pour tout le reste du village. Je voulais témoigner.

Emmanuel PORTE

Merci. D'autres témoignages, questions ou rebonds ?

Samuel CAILLEUX, Directeur du service Jeunesse et Relations internationales de la ville de Chambéry

Bonjour, Samuel Cailleux, je suis directeur du service jeunesse et relations internationales à la ville de Chambéry. Merci beaucoup pour vos témoignages, parce que c'est très inspirant, en tout cas pour nos pratiques au quotidien. J'aurais aimé que vous puissiez vous exprimer un peu sur l'aspect financement de ces Tiers Lieux, parce que je pense que c'est forcément une question importante, et notamment la question des ressources humaines, des types de contrats ou des types de fonctionnements que vous pouvez utiliser. Merci.

Yvan GODREAU

Alors, cela va durer longtemps. Il y a les financements de fonctionnement. Sur le fonctionnement, c'est principalement chez nous, la collectivité qui supporte mon poste, et il n'y a quasiment que mon poste supporté. Le reste, on met en place des formations fabrication d'imprimante 3D pour d'autres structures, présentation du mode des Fab Labs, etc., qui nous permettent de financer une partie de l'autre poste, et aussi les formations b.a.-ba de l'informatique pour les usagers. Nous sommes deux en fait, une personne en emploi d'avenir avec moi et moi-même. Mon poste est financé par la collectivité à 100 %, à 120 % puisqu'il y a les frais de fonctionnement du centre social. L'autre poste est financé par ce que nous mettons en place, et nous avons eu aussi la chance d'avoir un fonds d'expérimentation jeunesse pendant trois ans, qui nous a permis d'expérimenter ça. Tout le

monde ne pourra pas avoir un fonds d'expérimentation jeunesse, parce que dans le principe, c'est de l'expérimentation, et dans la durée, on essaye de voir un peu comment faire suite.

Nous sommes deux, après on a, à peu près une cinquantaine de bénévoles autour de nous. C'est-à-dire que notre travail est démultiplié. C'est vrai que pour le présenter aux élus, lorsqu'on fait voir l'ensemble des actions que l'on met en place sur un territoire avec le peu de salariés que l'on est, ils se disent : « si on reprend cela, cela risque d'être compliqué. »

Après, il y a la question de l'investissement, comment on investit. Le lieu Fab Lab est un lieu de 100 m², qui a eu un investissement un peu particulier. On est en contrat avec la Région sur des formations professionnelles. La proposition que l'on a faite, c'est de faire un chantier où les jeunes fabriquent le lieu, un lieu commun, dans lequel on va faire Fab Lab. Ils ont fabriqué le Fab Lab. On est au summum du *do it yourself*. Ils ont fabriqué leur lieu de fabrication pour faire soi-même. Le financement de cela, c'est la région qui a financé du temps de personnes qualifiées pour accompagner les jeunes les jeudis et vendredis. Ce sont des jeunes en orientation professionnelle qui n'y connaissent rien du tout en maçonnerie, en placo, etc.

Et de l'autre côté, la matière première nous a été financée par la ville. Parce que les bâtiments sont à la ville, cela permettait à la ville de mettre un bâtiment en plus, donc de montée en gamme.

Ensuite on a eu, vu que l'on est dans un espace rural, pour l'achat de deux grosses machines, une petite fraiseuse numérique, mais qui est très importante, et une grosse découpe laser, c'est quand même 20 000 euros. C'est un achat qui ne nous a pas été nécessaire dès le départ, on les a eues en juin dernier, on pouvait très bien vivre sans. Là, nous avons demandé de l'aide de la part de l'Europe, nous avons monté un fonds leader. Etant donné qu'on était reconnu d'utilité publique, nous n'avons pas eu à avoir besoin de financement de collectivités territoriales en plus. On avait 3 000 euros dans nos fonds propres que l'on a pu mettre en plus de la subvention de 16 500 de l'Europe.

Après pour acheter d'autres machines, du matériel, des matières premières, on fait financer, on fait payer l'utilisation des machines. Les bénévoles viennent, ils utilisent les machines. Au Repair Café, tout le monde voit à peu près ce que c'est ? On a du café et on répare, il y a des bénévoles qui aident à réparer des choses. Il faut du matériel, des petits outils, il faut racheter du café. Là, on a une cagnotte, et samedi dernier, il y en avait un, on a eu 76,50 euros dans la cagnotte. Cela permet de racheter facilement du café, du thé, et les gens qui participent amènent des gâteaux qu'ils ont faits eux-mêmes.

Sur le financement fonctionnement, c'est plutôt des collectivités territoriales, un peu d'autofinancement, et investissement : des appels à projets, du financement par l'utilisation des machines et utilisation du lieu.

Emmanuel PORTE

Siegfried, tu veux dire un mot ?

Siegfried BURGEOT

Oui. Autre chose, le jardin public, le premier Tiers Lieu dont je vous ai parlé au CRIJ, c'est financements publics comme un CRIJ, Europe-Etat-Région. Et le deuxième, Cobalt, on a monté le projet avec une association qui s'appelle le SPN, qui est une association d'entreprises qui coordonne, qui forme et qui trouve des nouveaux marchés pour les entreprises du numérique sur la région. Leur modèle économique, c'est de louer les espaces très chers : privatisation de l'espace, 440 euros la demi-journée. C'est un modèle qui amène à passer de 50 % de fonds publics à 20 % d'ici trois ans, pour essayer d'être un peu autonome. Mais sinon, je pense que l'amour et l'eau fraîche, c'est bien aussi, et fraise Tagada.

Vincent PECHAUD

Justement, sur l'amour et l'eau fraîche. Sur le modèle économique, on a passé un an, un an et demi à travailler sur le projet, à monter des dossiers, à réfléchir, à aller voir à droite à gauche, constituer une communauté sans se payer, on avait tout ce travail. Moi je travaille toujours avec Arte en télétravail. Ensuite, on a eu l'appel à manifestation d'intérêt de la région Aquitaine, de la nouvelle région, sur les Tiers Lieux d'innovation sociale qui nous a amené une manne d'argent qui... C'est un peu comme gagner au loto, c'est-à-dire que cela nous a amené 115 000 euros. On est passé d'un budget de l'association de 500 euros à 115 000 euros qui nous a permis de nous salarier, et de lancer le projet. Nous avons des contrats de 20 heures, on est payé 1 000 euros nets par mois, et on bosse 60 heures par semaine, voire plus. Il y a forcément un investissement énorme.

Le modèle économique, ce sont ces subventions qui nous ont permis de monter ce projet pendant un an et demi, deux ans. On fait beaucoup de prestations aussi, en gros c'est 70 % de subvention, de 30 % de prestations. Il faut qu'on arrive à l'équilibre parce que les subventions, l'AMI, par exemple, cela ne se renouvelle pas. Il faut faire plus de prestations pour pouvoir équilibrer le modèle. On a réussi grâce aux prestations à doubler le chiffre d'affaires, on espère pouvoir passer sur des contrats de 35 heures et continuer à développer des prestations qui nous permettent de continuer à nous payer en CDI.

Emmanuel PORTE

Yvan, une précision ?

Yvan GODREAU

Je viens de réfléchir. Pour l'avenir, il y a des CAE... Vous savez, c'est la fin des CAE. Il y a des CAE qui sont remis en place par le département, parce qu'il y avait un contrat Département-Etat sur des petits temps : des six heures, cinq heures, par semaine. Là, nous sommes en réflexion pour mettre en place des unités de petite production. L'idée de ces unités de petite production, on a un territoire qui n'est pas 0 chômeur, mais où il y a assez peu de chômeurs. Les personnes qui sont au chômage, qui ne trouvent pas d'emploi, sont assez éloignées de l'emploi. Elles nous demandent de faire des choses. Sauf qu'on ne peut pas inventer des choses, et les financer sans rien.

L'idée c'est de mettre en place un projet de création de petites productions avec ces personnes, pour à la fois les réinsérer socialement, avoir un contrat CAE, ils ont un contrat, ils ont une reconnaissance au niveau de la société, et ces petites productions, on essaierait d'avoir une plus-value manuelle énorme, nous permettrait de financer une partie d'actions mises en place, dont celle-ci. Le coût des animateurs qui accompagnerait ces personnes.

Nous sommes en réflexion là-dessus. C'est une réflexion que l'on a depuis qu'on a pensé au Fab Lab. On se dit : il faut qu'on aille vers cela, pour ces personnes qui sont très éloignées de l'emploi. Après, ce qui nous manquait, c'étaient des prototypeurs, c'est-à-dire des personnes qui vont imaginer un objet, qui va avoir, c'est financier, c'est économique, une plus-value financière qui va nous permettre de rentrer dans nos frais assez facilement. Nous avons deux ou trois personnes qui travaillent sur le cuir, qui travaillent sur le bois, qui sont en train de nous imaginer des choses autour du cuir et du bois, qui nous permettrait d'utiliser à la fois du matériel de récupération, ce qui ne nous coûterait rien en matières premières, et d'avoir une plus-value en main-d'œuvre qui soit assez forte.

C'est une réflexion que je voulais partager avec vous, parce que le modèle économique aujourd'hui va être hybride dans des lieux comme ça.

Emmanuel PORTE

Merci Yvan. D'autres questions ? Oui, Monsieur, au fond.

Thierry BUFFETAUD

Bonjour, je suis de la Communauté d'Agglomération du Libournais. J'avais une question pour la Smalah. Est-ce que vous avez des projets, des programmes un peu spécifiques aux publics lycéens et jeunes adultes, soit en lien avec des lycées, soit en lien avec des espaces jeunes, ou voir de manière très ouverte ?

Vincent PECHAUD

On ne fait pas beaucoup d'ateliers dans les lycées pour l'instant. Nous sommes en lien avec l'Education nationale, mais l'opportunité n'a pas été encore concrétisée. Par contre, on travaille avec le pôle relais d'insertion de Saint-Paul-lès-Dax, qui est un pôle relais pour les décrocheurs scolaires, qui permet de les accompagner, d'essayer de leur redonner envie d'étudier. Là, par exemple, on a mis en place un projet qui est de les faire réfléchir. On essaye de partir toujours de ce qu'ils aiment faire, de leurs pratiques. En ce moment c'est YouTube, et Snapchat. Ils veulent tous être YouTubers. On leur dit : « on va faire une chaîne YouTube, sauf que la chaîne YouTube, on va la faire sur un projet qui est l'éducation : comment vous, en tant que décrocheurs scolaires, voyez l'éducation ? ».

On a mis en place trois cycles.

- un premier cycle, pour laisser s'exprimer les jeunes là-dessus, les jeunes, leurs parents et aussi les profs. Cela se passe autour d'émissions de radio, on fait une web radio où ils viennent, parler de comment ils voient l'éducation. C'est du recueil de paroles ;
- ensuite, dans un deuxième temps, c'est de l'observation. Ils sont intégrés dans un lycée professionnel, ils vont avec un stylo et une feuille dans les classes. Ils vont prendre des notes sur comment se comportent les profs, mais comment se comportent les élèves aussi, pour essayer de mettre en place une grille d'analyse ;
- et la troisième, c'est la restitution, c'est le troisième cycle. On crée la chaîne YouTube en essayant d'apporter aussi tout leur humour, tout ce qu'ils veulent y mettre dedans, mais avec quand même un fond de sérieux et de réflexion.

C'est le genre de projet qu'on fait. Après, pour le bateau, c'était un projet avec des collégiens, ils avaient 14 ou 15 ans, cela allait jusqu'à 17 ans. Ce n'est pas dans les murs, dans l'enceinte du lycée, mais c'est en dehors.

J'en oublie peut-être.

Thierry BUFFETAUD

Sur les temps de loisirs, en dehors des temps scolaires, les propositions que vous pourriez faire, notamment avec des espaces jeunes. Je ne sais pas s'il y en a dans votre secteur, ou directement dans vos locaux.

Vincent PECHAUD

Oui, on fait des propositions aussi. Par exemple, il y a de plus en plus de centres de loisirs qui nous appellent, et nous disent : « on a eu des fonds pour acheter une imprimante 3D. On veut avoir une imprimante 3D. » Ils nous disent : « est-ce que vous pouvez intervenir ? » On essaye déjà de questionner cet achat, en quoi c'est un bon achat. Est-ce qu'il y a des gens en interne, des animateurs qui sont assez débrouillards, assez geeks pour pouvoir faire marcher cette machine, qui est encore fragile, tombe en panne souvent, qu'il faut régler ?

Derrière, on va leur proposer un projet qui va permettre de donner du sens un peu à cet objet. Cela peut être, comme on a fait sur Acompte six, c'est-à-dire travailler sur l'urbanisation, le plan d'urbanisme de leur village. Allez voir le maire du village qui va expliquer ce que c'est un PLU, par exemple ; aller voir la mamie ou le papi du village qui va expliquer en quoi cette maison landaise est historique, et pourquoi il faut la protéger.

Après, on la met sur Minecraft, on la modélise et on l'imprime 3D. A la fin, on organise une petite exposition avec tout le monde sur ce temps. On propose des choses comme ça.

Emmanuel PORTE

Monsieur a une question.

Stéphane CARDERE

Bonjour, je viens du CRIJ Bretagne, chers collègues. Je suis très intéressé effectivement sur ce que vous avez présenté. Je prends notamment l'objet des Tiers Lieux comme source d'apprentissage, puisque vous l'avez évoqué. Je pense qu'un des enjeux, sans doute ce sera d'arriver à trouver un système qui permet de reconnaître et valoriser les compétences acquises et développées par les utilisateurs de ces Tiers Lieux.

Vous parliez des décrocheurs scolaires. Une des alternatives, et l'intérêt c'est peut-être de les ramener dans l'Education nationale, mais peut-être aussi, au travers de ces lieux, et d'autres types de lieux, d'arriver à reconnaître tout ce qui peut être, de façon plus générale, acquis, développé dans le cadre de l'éducation non formelle, en parallèle de ce qui est reconnu et certifié par l'Education nationale.

En tout cas nous, c'est une question qu'on se pose, parce qu'on développe avec le département du Finistère, une plateforme collaborative pour valoriser les projets des jeunes finistériens. On a le sentiment que c'est une attente que les jeunes nous expriment, de pouvoir présenter ce qu'ils font, mais en même temps, d'avoir une reconnaissance, voire même une certification de ce qu'ils ont développé sur la plateforme, mais d'une façon plus générale à travers tous ces Tiers Lieux. Je pense qu'il y a un vrai enjeu.

Yvan GODREAU

C'est un peu comme les opens badges. On valide des compétences, mais il faut que ce soit reconnu, derrière, c'est ça ?

Stéphane CARDERE

En tout cas, c'est un système qui nous intéresse, qu'on étudie.

Siegfried BURGEOT

Nous, c'est entre autres pour cela aussi qu'on a décidé de lancer une formation sur le territoire, dont le titre exact est conseiller médiateur numérique, mais c'est parce que l'on s'est rendu compte qu'effectivement il y avait des jeunes, notamment dans les PRI, les Pôles relais d'insertion qui avaient des supers compétences, qui étaient un peu introverties, un peu cassées, manque de confiance en eux. Mais ils avaient des compétences en numérique qui étaient hyper intéressantes, ils jouaient en réseau, et qui de là, avaient noué des liens avec des gens plus âgés, donc ils avaient déjà une façon de collaborer avec des plus vieux, des plus âgés qui était intéressants. Ils avaient créé des sites internet déjà. Ce sont des compétences, que je ne sais pas comment, en tant que Tiers Lieux on peut les valoriser, mais on s'est dit en tant qu'en tant que formation, on peut les valoriser pour leur donner à la fin une certification et un travail.

Yvan GODREAU

Il y a une plateforme qui va s'ouvrir, mise en place par l'Education nationale, qui s'appelle PIX, qui va prendre la place du B2I, du B2I adulte, etc. Et on peut justement valider certaines compétences. Je crois qu'ils sont encore en chantier, ils vont être en chantier tout le temps, j'imagine. Les open badges, cela peut être une idée à rajouter là-dedans.

Stéphane CARDERE

Après l'intérêt, je ne connais pas la plateforme PIX, mais j'irai sans doute voir de près ce qui s'y fait, mais l'intérêt des open badges, c'est quelque chose qui est très ouvert et qui permet à la fois une forme d'auto-évaluation. On peut aller vraiment jusqu'au bout de la pratique. C'est vraiment une auto-évaluation, et le fait de mettre les usagers, les jeunes en ce qui nous concerne vraiment, à la fois dans la présentation, mais par eux-mêmes. Ils administrent la plateforme par eux-mêmes et en même temps, ils vont pouvoir autoévaluer, et peut-être voir aussi leur progression par la suite. L'enjeu est là. Projetjeunesenfinistere.fr pour ceux qui veulent aller voir.

Emmanuel PORTE

Je vois qu'il y a d'autres questions derrière. Je me permets juste une incise sur ce sujet. C'est vrai qu'il y a un enjeu pour toutes les personnes qui sont en situation d'accompagner les jeunes à quelque niveau que ce soit de l'insertion professionnelle, et c'est vraiment la problématique des politiques publiques sur la longue durée, depuis maintenant une trentaine d'années. Mais nous savons aussi dans les débats qu'il a pu y avoir, ou les études qui ont été faites sur ce que produisent les nouvelles pratiques numériques, plus horizontales, etc., en termes d'apprentissage, qu'il y a un certain nombre de choses qui sont des compétences en situation. Ce sont des compétences qu'on peut difficilement transposer en dehors de la communauté dans laquelle elle se révèle.

A la fois, il y a des envies régulières d'aller vers de la certification, et cela peut se comprendre. Il y a un certain nombre de choses qui peuvent l'être parce qu'elles sont transposables, et d'autres qui ne le sont pas. Je pense que c'est aussi ce qui est intéressant dans l'expérience des Tiers Lieux, c'est de proposer, de réfléchir aux deux en même temps. C'est-à-dire à ce que chacun apprend à faire, mais à ce que l'on apprend aussi à faire ensemble, et que l'on ne peut peut-être pas faire, ou ne pas faire comme ça, si on n'est pas ensemble.

Samuel CAILLEUX

C'est encore le gars de Chambéry. En vous écoutant, j'ai quand même l'impression que vous êtes en train d'inventer le centre social du futur. C'est une sensation profonde que j'ai, mais je trouve que vous bousculez aussi beaucoup justement la notion d'animation, ou la fonction d'animateur, ce que je trouve, en tout cas particulièrement intéressant. Mais j'aimerais justement savoir sur chacun de vos territoires, comment, justement le secteur « traditionnel » de l'éducation populaire, des centres sociaux vous perçoivent. C'est-à-dire est-ce qu'ils vous regardent avec un œil intéressé, prudent, bizarre. Cela m'intéresse vraiment d'avoir votre témoignage sur ce sujet.

Yvan GODREAU

Moi, je suis à l'intérieur, donc je le hacke de l'intérieur, le système. Au début, en 1998 jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, dans les réunions d'équipe, etc., j'étais le rigolo. « On va parler numérique ? Ah, on va se détendre, par rapport à l'emploi-formation, où c'est des termes très techniques, etc. Le numérique, cela va être léger. » Et là, je vois bien, mais c'est aussi au niveau des politiques publiques, depuis quatre ou cinq ans, il y a une prise de conscience, je pense, du fait que ce n'est pas une mode. Il y a des choses qui changent. Notre socioculture, notre société change vis-à-vis aussi du numérique. Je pense que dans les centres sociaux, et dans les maisons de quartier, et même ailleurs, les agents prennent aussi conscience de cela, que leur métier change et qu'il va falloir s'adapter au changement et travailler avec les acteurs qui leur permettent de s'adapter au changement.

Siegfried BURGEOT

C'est quoi le problème ? Pourquoi les gens veulent faire autre chose que des centres sociaux, vu qu'il y a déjà des centres sociaux. Cela vient d'où le problème, peut-être qu'il faut déjà se poser cette question ? J'ai fait une petite étude à Poitiers, je me suis baladé.

J'ai pris mon ordinateur, et j'ai fait tous les centres sociaux. Il y en a un tout de suite qui m'a demandé ce que je faisais. J'ai dit : « je bosse, OK, pas de problème. Tiens, tu veux découvrir ? » Super. Les autres, pour une bonne moitié, je me suis fait virer, et l'autre moitié, ils ne sont pas venus me voir. Il y a un côté humain qui n'est pas là. Moi, le numérique, je m'en fous un peu, ce qui m'intéresse c'est qu'on vienne me parler, qu'on me dise : « Viens, on va boire un café. Ah tu bosses là ». Je pense qu'il y a peut-être un problème là-dessus.

Je vais dire une horreur, je pense que ces centres sociaux sont devenus un peu des professionnels du dossier. Ce que j'ai vu à Poitiers, c'est qu'il y a peut-être une transformation, comme il y a eu de la peur. J'ai vu deux maisons de quartier à Poitiers qui ont enlevé les vitres et l'hygiaphone, à cause des Tiers Lieux. Je ne sais pas si cela a une corrélation, mais en tout cas c'est arrivé au même moment. Je trouve ça vachement bien, finalement.

Je pense qu'il y a une histoire de fermeture et qu'il faut ouvrir. Pour répondre à la vraie question, ils sont hyper inquiets, mais ils viennent parce qu'ils ont envie, parce qu'ils voient, et c'est ce que j'adore, c'est qu'il y ait des boîtes et des animateurs, qui parlent ensemble, qui boivent un café ensemble, et il se passe des trucs. Cela, je trouve que c'est d'enfer.

Yvan GODREAU

Il faut que je réponde. Il faut savoir aussi qu'on dit les centres sociaux, mais il y a vraiment une multiplicité de centres sociaux. Nous sommes une association Centre social et socioculturel. Il y a des centres sociaux qui sont vraiment plus basés sur l'urgence, et il y a d'autres problématiques. Vous voyez bien le champ, c'est pour cela que je vous ai présenté le centre social avec un champ d'action qui était vraiment vaste. Et il y en a qui ne sont pas des associations. Je ne sais pas pour ceux de Poitiers, s'ils sont municipaux ou associatifs. Mais cela change tout. Clairement, cela change tout.

Pour avoir visité plusieurs centres sociaux, le fait d'être municipal ou associatif, ça change tout. Nous, on est clairement reconnu comme un lieu de développement local social, j'espère, par les élus, etc., et comme un foyer d'initiatives porté par les habitants. Si on perd cela, si on perd nos bénévoles, si on perd notre lien au territoire, ce qui fait ancrage au territoire, là en effet, on n'est plus qu'une MSAP, ou un lieu où on accueille les gens de manière froide, et sans prendre les gens dans leur entier. Pour nous, l'idée c'est vraiment dans les centres sociaux associatifs de travailler sur les personnes dans leur entier.

Vincent PECHAUD

Je n'ai pas vu ton lieu encore, mais cela me donne très envie de venir, mais j'ai l'impression que vous êtes l'étape d'après. Nous, on ressent le besoin peut-être d'aller vers cela, vers une professionnalisation de l'accueil social. Parce que le premier centre social chez nous est à 25 kilomètres. Il y a beaucoup de gens qui sont attirés par le territoire, parce qu'il y a la mer, parce qu'il y a le soleil, parce que c'est quand même assez tranquille, mais qui amènent aussi leurs problèmes. Et en tant que Café associatif, forcément, on reçoit des gens qui ont des problèmes d'alcool, des gens qui ont des problèmes de logement aussi. Parce qu'il y a beaucoup de gens qui viennent dans leur camion, ou dans leur voiture, car l'été ils peuvent dormir comme ça, mais après l'hiver ils ont envie de rester, mais comment ils font ?

Nous, on ressent le besoin... Ces gens, on peut les accueillir, on peut les écouter, on peut monter des projets avec eux, refaire une cuisine, qu'ils animent des ateliers, mais on ne peut pas vraiment les aider. L'ambition ce serait d'arriver à mutualiser un poste, peut-être avec d'autres structures ailleurs, qui pourrait, par exemple être un poste d'assistant social. Il ou elle aurait une permanence, une demi-journée ou une journée par semaine, et comme ça, sans le dire vraiment, c'est-à-dire sans dire : « je suis assistant social, venez me voir lundi matin. » Mais plutôt d'être là au café, comme on le fait, quand on parle de

numérique ou d'autres, on le fait de manière bienveillante, accueillante et sans forçément des gyrophares.

Cela rejoint aussi notre rapport avec les associations d'éducation populaire qui sont sur le territoire, c'est que nous avons une force d'agilité, nous pouvons réagir plus vite et on peut mettre en place des choses qui ne sont pas... On fait le choix avec le CA, avec le bureau de dire : « il nous faut ça, comment on peut faire ? » Et ça peut être mis en place dans la journée, dans la semaine. C'est aussi une force.

Siegfried BURGEOT

Juste, je peux dire un truc, pour ne pas me faire casser la gueule à la fin. Je pense que les CRIJ ont le même problème que les centres sociaux.

Yvan GODREAU

Je voulais finir là-dessus. Du coup, nous sommes en institution, mais il ne faut pas que l'on soit institutionnel. C'est beau. Nous sommes reconnus Centre social comme une institution, mais c'est vrai que si on s'institutionnalise, c'est-à-dire que si on n'arrive pas à être agile, à bouger, on a tout faux. Et les Tiers Lieux, justement, cela bouscule un peu les centres sociaux parce que cela désinstitutionnalise un peu le travail que nous faisons.

Emmanuel PORTE

Qui aurait d'autres questions ? On atteint à peu près notre temps. Il nous reste cinq minutes, nous pouvons reprendre une question s'il y en a une.

Véronique FROTTE

Comment voyez-vous, avec tout ce que l'on vient de se dire, la place des départements ? Parce que vous avez parlé des collectivités, des financements région, etc. Comment voyez-vous la place des départements, pas seulement financièrement, mais pour accompagner peut-être ce type de nouvelles politiques ? Comment on peut les inscrire dans nos politiques, dans les politiques du Conseil départemental ? Nous avons inscrit le numérique comme un projet emblématique, l'open data, les Tiers Lieux non, mais cela peut être une modalité. La jeunesse, c'est un dossier emblématique aussi. Comment le voyez-vous ? La question est vraiment ouverte.

Siegfried BURGEOT

Déjà, je trouve que c'est une bonne échelle de territoire, le département, en tout cas je parle pour ma région, cela devient n'importe quoi. Du coup, ce n'est pas une échelle, la région. Le département, c'est la meilleure échelle, je trouve. Après, je ne parle que pour mon département, le numérique, ils l'ont abordé par les tuyaux, ils parlent de milliards pour mettre la fibre partout, mais qu'est-ce qu'on met au bout des tuyaux ? Il faudrait peut-être, je ne sais pas. Il faut qu'on en cause. En tout cas en Vienne, on ne parle pas d'usage. Par contre, je pense que c'est la bonne échelle le département. Mais je ne suis pas un expert.

Vincent PECHAUD

Dans les Landes, on parle d'usage. On a un département, et aussi des agents très présents pour discuter de ces choses. Après, historiquement, le département des Landes a toujours essayé d'accompagner le numérique dans l'éducation. Dès 2000, il y avait l'opération : Un ordinateur par collégien, un collégien = un ordinateur. Au niveau de l'équipement, ils se rendent compte aussi des limites de l'équipement. C'est-à-dire qu'aujourd'hui les statistiques, je crois que c'est 6,5 écrans en moyenne par foyer, tout le monde est déjà équipé. Et là, ils se posent la question de l'usage, comment questionner et tout cela ? Comment on peut mettre en place ? Et en parallèle du numérique, ils se posent la question aussi des Tiers Lieux, car ils voient bien que c'est un moyen de revitaliser des centres-bourgs, des villages qui se vident, et ils voient bien que cela marche.

C'est très récent, mais depuis un ou deux mois, on travaille avec eux pour essayer d'écrire une note. Ils n'appellent pas cela Tiers Lieux, ils appellent cela de l'hybride, mais c'est pour voir comment ils peuvent accompagner et faire le relais de ce que la région Nouvelle Aquitaine fait avec la ligne Tiers Lieu. C'est forcément par rapport aux prérogatives de la région, un AMI orienté aussi. Ils veulent avoir un impact économique, ils veulent que cela serve aussi. Ils prennent aussi le département d'un point de vue social, d'éducation populaire et de la jeunesse. Cela peut faire un équilibre intéressant, on verra ce que cela donne.

Yvan GODREAU

Nous avons beaucoup de liens avec la DDCS, la Direction départementale, et dernièrement, la partie insertion nous a demandé un appel à projets pour l'ensemble des espaces publics numériques du territoire, pour animer des temps b.a.-ba, vraiment les bases de l'informatique, pour les gens. Ce sont des temps de 27 heures. Là se questionnent les usages, et pas simplement les usages traitement de texte, internet, mais aussi ce qui se fait à côté. Comment questionne-t-on la culture numérique lorsque l'on est loin de la culture numérique ? C'est plus des publics en insertion, et qu'on est en insertion professionnelle.

C'est un projet qui est en place avec le département de Maine-et-Loire. Je pense que derrière, la préfecture commence à se positionner avec le département pour nous proposer d'aller un peu plus loin en lien avec les MSAP, et la MSA, la CAF, etc. On commence à voir venir, depuis septembre, il y a quelque chose, on sent que cela bouge.

Emmanuel PORTE

Merci à tous d'avoir participé à cet atelier, ou table ronde, je ne sais plus comment on l'a intitulé. Simplement vous dire aussi, s'il y en a un certain nombre d'entre vous qui veulent prolonger la réflexion, notamment sur la question de la posture des animateurs, de la question des mutations professionnelles induites par le numérique, et donc du grand ou vaste champ de la médiation numérique, l'INJEP a publié récemment dans sa collection les cahiers de l'action, un numéro consacré à la médiation numérique.

Dans ce numéro, vous avez un certain nombre d'acteurs des territoires, des territoires que nous avons évoqués aujourd'hui et d'autres territoires qui n'étaient pas là autour de la table, qui expliquent aussi les mutations des pratiques professionnelles qu'il y a pu avoir dans ces territoires, autour de la notion de médiation numérique. Certains sont attachés à la notion, d'autres la rejettent pour justement revenir à une culture numérique d'un autre type. En tout cas, c'est un débat intéressant sur ce que cela produit aujourd'hui, dans ce champ professionnel.

Merci à tous et bon appétit !